

ETAPES

notes de culture chrétienne pour le temps du carême

à St-Albert-le-Grand, 2715, chemin de la Côte Ste-Catherine

No 2

Troisième dimanche du carême
le 26 février, 1967.

ETAPES à l'occasion du carême 1967 vous proposait dans un premier numéro un éventail d'activités. ETAPES vous propose aujourd'hui une réflexion sur le vocabulaire religieux. C'est un point de départ. Les numéros suivants prolongeront cette réflexion en tentant d'explicitier le sens qu'ont dans notre vie quotidienne des expressions comme celles-ci: démarche, accueil, célébrer, engagement baptismal.

Albert Lévesque, o.p.

LES MOTS

Un beau dimanche, un habitué de St-Albert-le-Grand invita un ami à venir participer à la messe chez les Dominicains de St-Albert. L'ami en question, peu impressionné, se contenta du commentaire suivant: "C'est comme ailleurs, sauf qu'on emploie des mots différents. On dit "Royaume" au lieu de "ciel", Jésus-Christ" au lieu de Jésus-Chri", "engagement baptismal" au lieu de promesses de baptême". Question de mots, quoi!"

La réaction n'est pas rare et elle n'est pas le fait des seuls laïcs. Il ne manque pas de prêtres, en effet, voire de théologiens, pour dénoncer l'abus des "mots à la mode". Je pense à ce théologien chevronné qui refusait systématiquement de parler d'"engagement" (alors que tous les jeunes en parlaient et que ce mot avait, pour eux, un sens). Ce théologien ne se considérait "engagé" qu'à certains moments, très courts, de la journée. Un curé jugeait aussi que ses jeunes vicaires se payaient de mots en voulant remplacer la "visite paroissiale" par une "enquête sociologique" et en préférant dire qu'ils avaient chacun leur "jour d'accueil" plutôt que leur "jour de garde".

Il est certes opportun de dénoncer la magie des mots. Mais il n'en reste pas moins que les mots sont porteurs de sens et qu'il serait simpliste de voir en tout changement de vocabulaire une pure question de mode. Un changement de vocabulaire peut signifier un changement de perspectives, un changement de perception de la réalité, voire un changement de la réalité elle-même.

Pour comprendre la portée du changement de vocabulaire, dans la liturgie ou dans quelque autre secteur, il faut se départir du préjugé selon lequel les mots ne sont qu'un revêtement de la pensée. Selon cette conception, changer de vocabulaire, c'est habiller la pensée différemment, et cela est une pure question de mode: en mini-jupe ou en robe longue, Céline est toujours Céline (et encore, il faudrait voir!) Mais, c'est oublier que, dans une langue, il n'y a pas (ou très peu) de synonymes.

Chaque mot est porteur d'une nuance propre: la "mélancolie" n'est pas la "tristesse" et une "ondée" n'est pas une "averse". C'est donc dire que, dans une première perspective, un changement de vocabulaire, en quelque domaine que ce soit, pourra viser une expression plus exacte, plus précise de la pensée.

Dans une seconde perspective, il faut noter que différents mots peuvent exprimer des aspects différents de la réalité. Ainsi pour parler du mariage, les hommes de loi parleront de contrat à respecter en justice, alors que les amoureux parleront d'amour éternel. En ce sens, chaque discipline humaine - que ce soit la médecine, le droit, la poésie ou la religion - a un langage propre, langage qui exprime parfois la même réalité mais une même réalité vue sous des aspects différents. Sous ce point de vue, changer de vocabulaire signifiera changer de perspectives, changer de "clavier".

On peut aller encore plus loin et signaler que les mots - surtout les mots exprimant des sentiments, des attitudes, des réalités spirituelles - prennent une coloration spéciale selon la culture, le milieu social et l'expérience de chacun. A supposer que tous les hommes parlent la même langue, il n'en resterait pas moins qu'un mot comme "amour" n'évoquerait pas la même réalité pour un Français, un Allemand ou un Japonais. Un Français "aime" tout, depuis les frites jusqu'à Dieu. Un Allemand n'aime que les personnes; les choses lui "plaisent". Pour le Japonais, le mot "amour" évoque une attitude de respect, de distance qui, sans être absente, n'est pas très fortement évoquée par l'"amour" français. De même, des mots comme "grève", "capital", "profit" n'évoquent pas la même réalité selon qu'ils sont dits ou entendus par un patron ou un ouvrier, un capitaliste ou un marxiste.

Si l'on admet ce qui vient d'être dit, on comprendra que le langage n'est pas un vêtement de la pensée. C'est dans le langage que la pensée, l'émotion, l'attitude, la passion s'expriment. Il est impossible à une pensée précise de s'exprimer en des mots vagues: si les mots sont vagues, c'est que la pensée est vague, elle aussi. De même, il serait fort difficile, sinon impossible, de communiquer une expérience poétique par des mots qui ne seraient pas eux-mêmes poétiques.

A vrai dire, le langage est une incarnation de la pensée, une incarnation de la personne toute entière, avec sa pensée, ses passions, son expérience, sa culture. Les mots sont quelque chose de nous-mêmes et c'est pourquoi chaque savant, chaque poète, chaque amoureux utilisera, à l'intérieur d'une même langue, son vocabulaire particulier, évitera certains mots et en chérira d'autres selon que, conformément à sa culture, son éducation, son milieu, son intention de signifier, tels mots sont signifiants et évocateurs alors que d'autres mots sont vides de sens.

Ce que nous venons de dire du langage en général s'applique sans difficulté à la "langue religieuse", c'est-à-dire à la façon dont théologiens et prédicateurs expriment le mystère chrétien, la vie chrétienne. S'il est vrai que certains prêtres cèdent trop facilement au goût du jour, il n'en reste pas moins que, pour la plupart d'entre nous, le changement de vocabulaire religieux

manifeste le soin d'exprimer, avec une certaine précision, une vision renouvelée de la vie chrétienne, une vision qui soit à la fois plus conforme à la Révélation, plus proprement religieuse et plus proche de l'expérience religieuse des chrétiens d'aujourd'hui.

Dans ces perspectives, on peut déjà remarquer que de nombreux changements de mots manifestent le désir d'enlever au vocabulaire religieux le caractère légaliste dont il était trop souvent empreint. La religion n'est pas un corps de loi et la "langue des juristes", si belle et si précise soit-elle, n'est pas une langue qui convient à l'expression des réalités et des expériences religieuses. Si la vie chrétienne n'est pas une vie juridique, elle ne se réduit pas, non plus, à une vie morale, surtout pas à une vie morale grâce à laquelle le chrétien gagnerait son ciel par ses propres efforts. Sous ce deuxième aspect, on comprendra que le vocabulaire moralisateur ait tendance à disparaître des homélies et des sermons. D'un point de vue plus positif, disons que la vie chrétienne est de mieux en mieux perçue comme une vie de relation entre des personnes et que, par conséquent, les mots favoris sont ceux qui expriment le mieux les relations personnelles de Dieu avec l'homme et des chrétiens entre eux.

Passons à quelques cas plus précis. Si l'on est plus sensible au caractère personnel de Dieu, on sentira le besoin de désigner Dieu par des mots qui soulignent ce caractère personnel et qui expriment la relation personnelle que Dieu entretient avec l'homme. On laissera donc volontiers tomber des noms comme "la Trinité", "la Providence" qui désignent, non pas la personne, mais des attributs ou des caractéristiques de Dieu. On préférera parler du Père, du Fils et de l'Esprit (mots désignant chacune des Trois personnes), plutôt que de "la Trinité". On parlera sans doute de la providence de Dieu, mais, dans ce cas, la providence n'évoque pas une sorte de force impersonnelle mais bien cette qualité de Dieu qui en fait un Dieu provident. On pourrait dire la même chose de "l'Immaculée Conception" remplacée par Marie Immaculée.

Si l'on prête vraiment de l'intérêt à chacune des personnes divines avec lesquelles nous entretenons des relations spécifiques, on aura soin de ne pas confondre les noms et les titres donnés à ces personnes. Oserait-on parler à un ministre en l'appelant "Monsieur le député" ou "Monsieur le maire"? Ainsi on ne peut dire "Dieu" pour désigner indifféremment le Père, le Fils ou l'Esprit. Dieu est le nom propre qui, selon la Tradition biblique et l'usage même que Jésus en fait, désigne le Père, qui est aussi Créateur et Seigneur. Jésus est le nom propre qui désigne la personne du Verbe incarné. Ce Verbe incarné est, en tant que Messie, le Christ de Dieu (i.e. l'Oint de Dieu) et il a accédé, par sa résurrection, à la dignité de Seigneur. Enfin l'Esprit est la personne divine qui ne se confond ni avec le Père (Dieu, le Seigneur) ni avec Jésus (Christ et Seigneur) mais qui est l'esprit personnel de Dieu répandu en nos coeurs. Sera-ce céder à la mode que d'avoir soin de donner à chacune des personnes divines le nom et le titre qu'elles se sont données elles-mêmes dans la Révélation? Je ne le crois pas.

Le "nouveau vocabulaire", en plus de prêter beaucoup d'attention au caractère personnel de Dieu, reflète aussi une conception "personnaliste" de la vie chrétienne. La foi - ou la religion - sera donc exprimée de préférence par un

vocabulaire qui met en évidence la relation personnelle que Dieu établit avec l'homme. Dans ces perspectives, on parlera d'appel de Dieu à l'homme, de parole de Dieu adressée à l'homme, en insistant non pas sur les livres où cette parole est consignée ni même sur les formules dogmatiques qui condensent le contenu de cette parole, mais sur le message global que Dieu adresse à l'homme et sur le fait que c'est Dieu lui-même qui se dit à l'homme dans Sa parole. Du point de vue de l'homme, on parlera d'accueil de Dieu, de rencontre avec Dieu, d'engagement, de fidélité envers Dieu, toujours pour souligner que c'est librement et tout entière que la personne humaine répond à l'initiative du Dieu personnel. D'une façon plus générale, on comprendra que tous les termes "personnalistes" remplacent les mots de caractère légal, les mots risquant de présenter le mystère chrétien en termes légaux ou purement moraux où la "loi", l'"obligation", l'"effort humain", la "résignation" pourraient laisser croire que la vie chrétienne est un code de lois qui obligent de façon draconienne, un effort de l'homme ou encore une acceptation passive et résignée d'un Dieu qui s'impose de l'extérieur, qu'on le veuille ou non.

De même que le "nouveau vocabulaire" manifeste une perception renouvelée des relations entre Dieu et l'homme, il manifeste une conception renouvelée des relations entre chrétiens. Au niveau même de la rencontre dominicale du chrétien, on parlera d'"assemblée", de "peuple chrétien", plutôt que de "fidèles", pour bien exprimer que la réunion eucharistique constitue un véritable tout, une assemblée, et non une rencontre purement locale de "fidèles" rassemblés dans un même lieu pour y prier individuellement. La conception de l'Eglise comme peuple de Dieu, mise de l'avant par Vatican II, incitera aussi les pasteurs à distinguer entre hiérarchie et Eglise, et à éviter des expressions comme "l'Eglise nous dit que", "l'Eglise veut que". C'est aussi en vertu d'une perception plus adéquate de ce qu'est la célébration eucharistique qu'on préférera ce dernier terme à celui de "Messe" et qu'on dira "service de la Parole" ou "célébration de la Parole", au lieu d'"avant-messe".

Le but de ces réflexions n'est pas d'examiner en détail chacun de ces "nouveaux mots", mais simplement de souligner que l'on se tromperait profondément si l'on ne voyait dans le changement de vocabulaire religieux qu'un phénomène superficiel, assimilable à un changement de mode vestimentaire. Les mots étant l'incarnation de la personne, de l'expérience, de la sensibilité, un changement de vocabulaire, lorsqu'il est sérieux et motivé, révèle un changement profond qu'il faut situer au niveau d'une perception et d'une expérience différentes de la vie religieuse, de la vie chrétienne.

Les remarques qui précèdent ne résolvent pourtant pas tous les problèmes. Elles en soulèvent, au contraire, un certain nombre. Si, en effet, le langage exprime l'homme et, en l'occurrence, l'homme religieux, le "nouveau langage" ne sera adéquat et compréhensible que s'il évoque, chez l'auditeur, la même réalité que chez celui qui parle. Le théologien, le prédicateur ou le catéchète ne peuvent se contenter d'employer de nouveaux mots, même si ces mots expriment adéquatement leur vie et leur expérience chrétiennes. Ces mots n'auront

de valeur de communication que si les auditeurs en connaissent le sens et les implications. C'est donc dire que personne ne peut se permettre de changer de vocabulaire, s'il n'a d'abord soin de s'assurer que ses auditeurs comprennent ce vocabulaire. Il n'est que légitime d'exiger du savant ou du philosophe qu'il définisse ses termes avant de les employer même si cette définition exige de longs développements, car il s'agit de quelque chose d'essentiel: faire partager à l'auditeur la richesse que l'on met soi-même sous un mot. A cet égard, il faut souhaiter que les prédicateurs et catéchètes ne sautent pas d'étapes et qu'ils n'hésitent pas à justifier les changements de vocabulaire qu'ils jugent indispensables. Quant aux auditeurs, ils sont invités à apprendre cette "nouvelle langue", de la même façon que le physicien doit apprendre une nouvelle langue à mesure que se multiplient les découvertes de la physique. Cette nouvelle langue, elle ne s'apprendra pas en restant au niveau des mots, en changeant les mots sans changer la réalité exprimée ou, du moins, la perception de cette réalité. Travail difficile sans doute, qui exige une humilité et une attention inlassables, mais travail nécessaire lié à notre condition humaine elle-même. Car, si Dieu ne change pas, notre connaissance de Dieu évolue sans cesse, et il serait trop facile (et illusoire) de vouloir s'en tenir à une réalité soi-disant immuable, en faisant fi des mots.

Pierre Pelletier, O.P.

Voici la suggestion de "prière chez-soi" pour la quatrième semaine du carême. Rappelons que cette suggestion prolonge le moment de prière du samedi soir.

Quatrième semaine .

Notre Père qui es aux cieux, donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour.

Introduction: Notre baptême nous a introduits dans la famille de l'Eglise. Avec tous nos frères, nous avons entrepris la marche du "Notre Père", et dans la vie, le Seigneur nous nourrit de sa Parole et de son Pain. Nous communions au Corps du Seigneur et à tous nos frères qui mangent ce pain avec nous.

Lecture: En saint Jean, chapitre 6, versets 52 à 56.

En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.

Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment une boisson. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.

Temps de silence.

Prière litanique: Répons: Seigneur, nous te prions.

- O Dieu, rassemble ton Eglise par toute la terre autour du pain de vie.
- Donne à nos enfants le goût du pain de vie et montre-leur ton amour.
- Seigneur, reçois au ciel nos frères défunts que tu as nourris de ton pain de vie.
- Fais que la saveur des nourritures terrestres n'enlève rien pour nous au goût du pain de vie.

Oraison: Nous te rendons grâces, ô Père d'avoir su conquérir nos coeurs en nous donnant part au corps et au sang de ton Fils, Jésus-Christ, notre Seigneur qui vit et règne avec toi pour les siècles des siècles. Amen.

- - - - -

Prière de table:

Béni sois-tu Seigneur,
qui nous as nourris depuis notre jeunesse;
donne la nourriture à tout être vivant;
remplis nos coeurs de joie,
par le Christ notre Seigneur. Amen.

Gilles Brunet
Jacques Auger
Vicaires à St-Pascal Baylon